3e ANNÉE, N° 126. — JEUDI, 9 NOVEMBRE 1848.

ON S'ABONNE:
A Constantinople, au Bureau du Journal, *à Galata*.
Dans les Villes de Littoral, à l'Agence des Paquebots français.
A Malte, chez *M. G. Muir*, libraire.
A Paris, chez *M. Chateauneuf aîné*, rue Richer, N. 6.
A Marseille, chez Mve veuve *Camoin et Cie*.
A Londres, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 2, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT
Constantinople ..... un an, 8 colonat.
" 6 mois, 4 "
Provinces et Étranger un an, 9 "
" 6 mois, 5 "
PRIX DES ANNONCES:
La ligne..... 5 piastres du 6.-8.
Le Journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois:
Les abonnements datent du 1er et du 16.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 9 Novembre.

Dans notre feuille du 9 octobre dernier, nous avons annoncé la création d'un conseil militaire qui se compose des plus hauts dignitaires de l'Empire et d'un officier supérieur de chaque régiment des différentes armes de l'armée. Ce conseil se réunit au Séraskiérat tous les dimanches, et a pour principale mission de rechercher les moyens les plus propres à améliorer l'organisation de la réserve de l'armée ottomane.

On sait que lorsqu'il y a cinq ans, le gouvernement impérial s'occupa de réorganiser la constitution militaire de l'empire, il fut décidé que l'armée se recruterait par la voie du sort, que la durée du service actif serait de cinq ans, et qu'au bout de ce temps, les hommes libérés par cinquièmes, passeraient dans les cadres de la réserve (*rédif*).

Il est inutile que nous répétions ici ce que nous avons eu occasion de dire si souvent, à savoir: que l'armée régulière de la Turquie, avec sa réserve et sans les sipahis et autres feudataires, se compose de 150 mille hommes, et que les troupes du service actif ont une instruction et une discipline qui permettent de les comparer aux meilleures troupes des grandes puissances: des officiers européens ont concouru à ce résultat.

Si l'armée active, dans tous les services qui la constituent, se trouve dans un état de bonne organisation, il n'en est pas absolument de même de la réserve, et c'est afin de prendre, à cet effet, toutes les mesures nécessaires, qu'un conseil militaire, répétons-nous, a été formé dans ces derniers temps. Le sujet est des plus importans, et rien ne le prouve mieux que la manière dont ce conseil a été composé.

En présence des grandes commotions de l'Europe, on est plus que jamais en droit d'affirmer que les armées sont aussi nécessaires à la Turquie qu'à toute autre puissance, car nul ne peut dire quel sera le résultat définitif des bouleversemens auxquels nous assistons depuis six mois. Mais si les gouvernemens doivent se préoccuper des voies et moyens qui peuvent donner un bon système de défense, il est nécessaire aussi que, dans un temps de détresse comme le nôtre, on choisisse parmi ces voies et moyens ceux qui, sans nuire à une solide constitution militaire, sont le moins à charge au trésor public. Se trouvant en quelque sorte au point de départ de sa rénovation, l'Empire Ottoman, dont le budget est assez modeste, a besoin de ménager ses ressources, pour pouvoir suffire à toutes les dépenses qu'il devra entreprendre à mesure qu'il s'élèvera dans l'échelle de la civilisation. Avoir une bonne organisation militaire aux moindres frais possibles, tel est le problème que le conseil de la réserve est appelé à résoudre en partie, et nous sommes persuadés que les lumières de tous les membres suffiront à la mission de patriotisme qui leur a été confiée par S. M. le Sultan.

Disons un mot de ce qui s'est pratiqué et se pratique encore, sous ce rapport, chez les autres nations, et du rôle que les milices nationales ont joué dans tous les temps au point de vue de la défense des Etats, car cette question n'a jamais cessé d'être un sujet de méditation pour les gouvernemens.

En France, la réserve qui n'appartient pas à l'armée active s'appelle *garde nationale*; en Allemagne, *Landwehr* et *Landsturm*, suivant l'âge de ceux qui la composent; en Angleterre, dans les Etats-Unis et en Espagne, *Milice*; en Hollande, *Schutteri*.

Dans l'antiquité, tout homme en état de porter les armes était obligé de servir de 20 à 60 ans. Les armées grecques jusqu'à la guerre du Péloponèse, et les armées romaines jusqu'au temps des Gracques, étaient donc des milices nationales.

Chez les Germains, comme dans les beaux jours de Sparte et de Rome, tout homme valide devait concourir à la défense du pays. On peut dire que ce fut à la tête de la milice nationale qu'Arménius détruisit les légions de Varus, et que Clovis conquit les Gaules.

Un roi de France, Charles VII, institua la première armée permanente, sous le nom de *Compagnies d'ordonnance*. Les autres souverains l'imitèrent et les armées permanentes remplacèrent les milices citoyennes dans toute l'Europe occidentale, si ce n'est dans la Suisse et dans la Hollande.

Cependant les énormes dépenses que nécessitaient l'entretien et le recrutement des armées, firent bientôt songer à réorganiser les milices en Suède, en Danemark, en Allemagne, en France, lorsque la première révolution y éclata, en Angleterre, et, en 1807, dans l'empire russe, qui s'en servit avec le plus grand succès contre les Français, lors de la guerre de 1812.

L'organisation de la réserve la plus remarquable qui existe en Europe, est sans contredit celle de la Prusse; nulle part cette institution n'a été perfectionnée comme dans ce pays, où la *Landwehr* constitue essentiellement la base de la force armée. Pour en donner une preuve sans réplique, nous n'avons qu'à dire qu'avec une population de 12,000,000 d'habitans et un revenu seulement de 190,000,000 de fr., la Prusse peut, en six semaines, mettre en campagne 500,000 hommes exercés et disciplinés, c'est-à-dire autant que la France avec sa population de 33,000,000 et avec son budget d'un milliard et demi. Dans la fameuse lutte que la France eut à soutenir de 1813 à 1815 contre l'Europe, la Prusse obtint d'immenses succès avec ces *milices nationales*. Voici d'ailleurs, en quelques mots, quelle est leur organisation.

D'après les lois actuellement en vigueur, tous les jeunes Prussiens, à l'exception des seuls princes médiatisés, doivent entrer dans l'armée régulière à l'âge de 20 ans. Après avoir passé trois ans sous les drapeaux, ils sont mis en disponibilité, et pendant deux ans encore, ils sont considérés comme appartenant à la réserve. Ceux qui se destinent à quelque profession libérale, et qui, dans un examen particulier, prouvent qu'ils ont déjà reçu une certaine instruction, ne servent qu'un an dans la ligne; cependant cette faveur ne leur est accordée qu'autant qu'ils s'équipent et s'entretiennent à leurs frais. Le temps de leur service expiré, tous, sans exception, entrent dans le premier ban de la *Landwehr*, que l'on convoque en temps de guerre pour soutenir la ligne soit à l'intérieur soit à l'extérieur. Afin qu'ils n'oublient pas le maniement des armes et les évolutions militaires, on a établi des exercices annuels alternativement de quinze jours et d'un mois, pendant lesquels ils reçoivent une solde. Le gouvernement se charge aussi de fournir des chevaux à ceux qui ont servi dans la cavalerie. Hors l'époque des exercices, on ne conserve que les cadres, composés d'un major, d'un capitaine, des sergents-majors de chaque bataillon, de quelques sous-officiers et employés. Les officiers sont nommés par le roi qui les prend ordinairement parmi les officiers de la ligne, et ils choisissent à leur tour les sous-officiers parmi les miliciens. Ils jouissent d'ailleurs du même rang et des mêmes droits que les officiers de la ligne. Depuis l'âge de 25 ans jusqu'à 32, les hommes font partie de la *Landwehr* de premier ban avec les jeunes gens de 20 à 25 ans, qui n'auraient pas été appelés au service. La *Landwehr* du second ban comprend les hommes âgés de 32 à 39 ans, qui entrent ensuite dans le *Landsturm*.

Telle est l'organisation militaire de la Prusse, système économique autant que complet, et c'est pour ce motif, que la Turquie a pris, autant que possible, pour modèle cette institution, qui est peut-être la seule qui convienne à ses ressources financières et au mode de défense qu'elle a adoptée en organisant la *rédif*. Son budget et le chiffre de la population musulmane qui seule sert au recrutement de ses armées, sont à peu près les mêmes que ceux de la Prusse. Pourquoi, en employant les mêmes moyens que cette dernière puissance, ne parviendrait-elle pas, comme elle, le cas échéant, à mettre sur pied en six semaines, 500 mille hommes exercés et disciplinés? C'est là sans doute le but de la création du conseil de la réserve, but patriotique qui honore le ministère de la réforme. Nous terminons en disant que sans un bon système d'organisation militaire, il ne peut exister ni grandeur ni indépendance réelle et sûre pour les nations. Grâce à sa constitution militaire, la Prusse, toute petite qu'elle est géographiquement et en population, est au nombre des cinq grandes Puissances de l'Europe. Ce fait est digne des méditations des hommes d'état qui dirigent actuellement les destinées de la Turquie.

Notre correspondant d'Yassy nous avait écrit que l'ex-prince Bibesco, qui est à Fokchani, petite ville située sur le Milkow qui la divise en deux parties, l'une appartenant à la Valachie et l'autre à la Moldavie, avait le projet de se rendre prochainement en Russie pour y solliciter en sa faveur les bonnes grâces de S. M. l'Empereur. Une lettre de ce même correspondant, en date du 29 octobre, nous annonce que l'ex-hospodar a changé d'idée, et qu'il se propose de passer tout l'hiver à Fokchani, où il tient déjà sa petite cour, qui se compose de quelques personnes assez remuantes, et qui ont le plus grand regret sans doute de ne pouvoir plus exploiter scandaleusement la malheureuse Valachie.

On comprend aisément pourquoi l'ex-hospodar a fixé sa résidence à Fokchani. De là, lui et les siens espèrent, par leurs intrigues et leur or, reconquérir les sympathies des Valaques et ressaisir par ce moyen le gouvernement de la principauté. Il paraît que l'expérience n'est point instructive pour l'ex-hospodar: il croit que dans l'espace de trois ou quatre mois, les Valaques ont pu oublier les actes de sa déplorable administration, et qu'ils s'empresseront, lors de l'élection du chef de la principauté, de briguer l'honneur d'être placés de nouveau sous la direction d'un homme qui ne sut se distinguer que par le mépris des lois qu'il avait juré d'observer, et par l'arbitraire le moins supportable.

Nous reconnaissons volontiers que l'ex-hospodar ne manque ni d'intelligence ni d'activité, qualités qui, lorsqu'elles ne sont pas guidées par une âme honnête, peuvent faire beaucoup de mal: son passé est là comme un témoignage irrécusable de ce que nous disons, et si on le laissait faire, l'avenir ne le prouverait pas moins. Si l'ex-prince Bibesko a l'intention, comme on nous l'affirme, de chercher à se faire renommer hospodar de Valachie, nous sommes sûrs qu'il en sera pour ses frais d'intrigues: nous en avons pour garants le mal extrême qu'il a fait au pays, et surtout la loyale sollicitude qui anime les cours suzeraine et protectrice à l'égard des intérêts de la Valachie. Mais l'ex-hospodar peut agiter le pays, compliquer encore davantage sa triste situation et paralyser de la sorte les généreuses intentions des deux puissances. Faut-il donc rappeler ici que, par suite de son déplorable système de corruption, et afin d'être plus libre dans l'application qu'il en faisait, il s'était entouré de quelques jeunes Valaques, de ceux-là mêmes qui ont fait la révolution de juin, dont il ne cessait de flatter les rêves d'indépendance absolue, se faisant fort, avec leur aide, de parvenir à créer une dynastie héréditaire dans sa famille! Et n'est-ce pas encore lui qui a mis en honneur, dans le pays, les utopies du communisme, en mettant le premier en avant le projet de rendre les paysans propriétaires en enlevant une partie de leurs terres aux possesseurs actuels!

Ces choses là sont connues de tout le monde; aussi sommes-nous très surpris que l'ex-hospodar ne comprenne pas que son temps est fini. Qu'il laisse à d'autres le soin difficile de réparer le mal qu'il a fait: c'est la conduite la plus sage et la plus honorable qu'il puisse tenir. D'ailleurs, s'il persistait dans la résolution d'agiter le pays et d'en augmenter par cela même le malaise, nous sommes convaincus qu'en vue du bien de la principauté, les cours suzeraine et protectrice aviseraient sans retard, et donneraient les ordres nécessaires pour que l'ex-prince Bibesco et les siens s'éloignassent d'un pays dont ils ont assez compromis les intérêts de toute sorte.

Les journaux de Paris qui nous sont arrivés par le dernier bateau à vapeur français s'occupent à peu près tous des événemens qui ont eu lieu le 25 septembre à Bucharest, et nous avons le regret de dire qu'il n'en est pas un dont les correspondances de cette ville ou de Constantinople ne contienne sur ces événemens les faits le plus complètement inexacts et les exagérations les plus odieuses. D'après ces lettres, toutes d'ailleurs très mal écrites, ce qui indique des correspondans novices, en entrant à Bucharest, les troupes ottomanes se seraient rendues coupables de massacres, vols, viols, enfin de toutes les horreurs imaginables: ils auraient même bom-

---

FEUILLETON.

THÉATRE DE PÉRA.

INAUGURATION.

S'il était possible de recueillir et d'analyser les impressions diverses que fait naître dans l'âme des spectateurs, ou plutôt des auditeurs, la brillante interprétation des chefs-d'œuvre de nos maîtres les plus célèbres, notre tâche, devenue facile et exempte de toute responsabilité, se bornerait à être l'écho fidèle des sentimens du public; malheureusement le pauvre critique, — le pauvre feuilletoniste, voulons-nous dire, — chargé de la mission pénible de faire un compte-rendu, se trouve trop souvent réduit à exposer à ses lecteurs ses propres impressions, ou bien, s'il s'ingénie à reproduire celles de la foule, il risque de s'égarer en prenant certaines manifestations tumultueuses d'une opinion privée, pour l'expression du sentiment de tous. Il n'y a qu'une circonstance où ce écueil soit facile à éviter, c'est lorsque l'œuvre dont on doit rendre compte, est exécutée avec une telle perfection, qu'une approbation unanime l'accueille de prime-abord et que les opinions individuelles se confondent pour former un sentiment unique d'enthousiasme et d'admiration. Grâce aux soins intelligens et aux sacrifices des propriétaires du théâtre, à la protection éclairée de l'un des principaux habitans de Péra, aux talens vrais des chanteurs que nous avons entendus, nous pouvons dire avec bonheur que, dans ce coup-d'œil jeté sur l'ensemble de la troupe, notre mission se trouve ainsi simplifiée, car nous n'avons que des éloges à donner; espérons qu'il en sera de même dans la suite et que nous serons rarement forcés de quitter notre rôle d'admirateur pour saisir la plume de critique.

L'Opéra de *Macbeth*, du maestro Verdi, par lequel la nouvelle troupe a inauguré le nouveau théâtre, est un des plus remarquables du répertoire de l'illustre compositeur; on se souvient encore à Florence de l'enthousiasme qui en accueillit les premières représentations. Les chœurs de *Macbeth* sont merveilleusement propres à faire apprécier la sonorité de la salle, et les qualités d'acoustique qui dépendent de sa forme si heureusement dessinée et de sa distribution intérieure. Puisque nous parlons de la salle, constatons qu'il n'y a qu'une voix pour louer l'œuvre de M. Smith; le style en est sobre et correct, et le bon goût de l'ornementation révèle dans l'architecte qui a su concevoir et exécuter cette belle idée, un profond sentiment du beau et une saine aversion pour les prétendues enjolivures qui dépare trop souvent les œuvres de ce genre.

Revenons à *Macbeth*; le sujet est tiré de la tragédie de Schaespeare; la trame est simple et émouvante; c'est l'ambition aux prises avec le crime. Verdi a voulu mettre en jeu les passions les plus terribles du cœur de l'homme; l'envie, la haine, l'epouvante et le remords: tel est le cercle où s'accomplit lentement la destinée des deux principaux personnages, nous allions dire des seuls personnages du drame. Au point de vue littéraire, c'est un œuvre médiocre où le génie de Schaespeare est défiguré; mais la brillante composition de Verdi a transfiguré ces scènes défectueuses; si donc l'esprit n'est pas satisfait, les sens sont vivement impressionnés et les ter ibles émotions exprimées par les acteurs se communiquent rapidement à l'âme des spectateurs.

Mais laissons cette vaine digression; à d'autres le soin d'apprécier tout le mérite de l'œuvre de Verdi; nous avons hâte d'arriver aux chanteurs qui l'ont interprété devant nous; c'est la partie la plus agréable de notre tâche.

Mme Vilmot-Medori réalise la perfection du talent une aux charmes extérieurs, qui achèvent de captiver les sympathies du public; ses voix, qui a d'ailleurs toute l'ampleur et l'étendue désirables, s'élance, suave et sonore, avec la plus grande sûreté d'intonation, et une flexibilité moelleuse qui nous rappelle Julia Grisi. Elle interprète avec une grâce infinie, qui ne laisse pas deviner l'effort, les morceaux les plus savants et les plus élevés de l'opéra de *Macbeth*.

N'étant pas assez versés dans l'art musicale pour parler de sa méthode et des diverses qualités qui distinguent son talent, nous nous bornerons à signaler le charme des accents que nous a fait entendre Mme Vilmot; les bravos enthousiastes du public n'ont été qu'un juste tribut payé au merite personnifié dans une femme gracieuse et belle. Mme Vilmot est à la fois cantatrice et comédienne. M. J. Naum à la main heureuse, car nous connaissons déjà trois de ses premiers sujets, et nous n'avons que des éloges à lui donner.

Nous serions fort embarrassés pour faire un choix parmi les morceaux chantés par Mme Vilmot et pour indiquer ceux qu'elle interprète avec le plus de bonheur. Serait-ce bien nécessaire d'ailleurs? Celles de nos lectrices, auxquelles nous nous adressons plus particulièrement aujourd'hui, qui n'ont pas encore pu assister aux premières représentations de *Macbeth*, ne tiendront pas à s'y rendre sur la foi de la renommée, et notre froide exposition serait bien pâle près de la réalité; puis, nous aurons prochainement occasion de revenir sur ce sujet.

Désireux de parler un peu de tout, et forcés de restreindre ce premier article dans les limites d'un petit nombre de colonnes, nous quittons à regret notre belle *Prima Donna*, et puisque nous avons dit, en commençant, que nous voulons tenir la plume pour le public, c'est-à-dire être l'interprète de ses sentiments, nous adressons à Mme Vilmot de sincères remerciments.

Les personnages secondaires de l'opéra de *Macbeth*, représentés par MM. Cesare Nanni et Luigi Aiemollo et Mme Teresa Farolfi ont été joués à la satisfaction générale; mais, comme ces rôles, par leur peu d'importance, ne laissent pas apprécier suffisamment le mérite des chanteurs, nous craindrions, en nous prononçant aujourd'hui, de porter un jugement prématuré, bien que ce jugement dût être favorable. On peut prononcer toutes fois que MM. Nanni et Aiemollo auront de beaux succès dans des rôles moins restreints, les sympathies du public ne leur ont point manqué, jusqu'à présent. Le personnage de *Macbeth* est un rôle hérissé de difficultés; celui qui le remplit doit être à la fois chanteur et comédien; aussi savons-nous qu'il a été quelquefois en Italie l'écueil sur lequel des réputations bien établies sont venues faire naufrage. C'était donc pour M. Battista Benrich un début périlleux: il est sorti de cette double épreuve avec bonheur et s'est révélé chanteur émérite aussi bien qu'acteur intelligent. Sa voix est pure, et se manque ni d'éclat, ni d'étendue, tantôt grave et triste, tantôt terrible ou navrée, comme le cri de son cœur; les irrésolutions de son âme en proie au Démon de l'enfer, si bien exprimées par la musique de Verdi ont été interprétées avec une vérité émouvante digne des plus grands éloges. Nous entendrons toujours M. Benrich avec le plus vif plaisir, et le public témoigne chaque soir par ses bravos qu'il est de notre avis.

Quant à l'orchestre, c'est rendre strictement justice aux artistes qui le composent que de l'égaler à ceux des premiers théâtres de l'Europe. Nous avons recueilli avec soin l'opinion des *dilettanti* de notre connaissance: des louanges, toujours des louanges!! L'âme de cette légion de quarante virtuoses, c'est M. Angelo Mariani; ce nom est celui d'un artiste de grand talent; tous ceux qui l'ont vu dans l'exercice de ses difficiles fonctions, guidant de son archet magique cette troupe d'élite et soutenant du regard et du geste le chanteur en scène, ont apprécié le mérite incontestable de notre premier violon et ont dû penser comme nous que chanteurs et chanteuses acquitteraient une véritable dette, en lui attribuant une large part dans les bravos qui ont salué leur début.

Nous attendons M. Alessandro Merlo, peintre décorateur, à une seconde épreuve; celle-ci lui a été favorable et la fraîcheur des décors de *Macbeth* fait bien augurer du talent de cet artiste. Il n'oublierа pas qu'il doit effacer le souvenir des charmans décors de M. Formari. Ce devra être le résultat de quelques heureuses conceptions dont il nous réserve la surprise.

Les chœurs bien exercés et dirigés par M. Pierre Lenotti ont souvent été applaudis; le morceau d'ensemble qui termine le premier acte fait le plus grand honneur aux choristes, qui l'ont exécuté avec une justesse et une précision parfaites; cette partie importante de la troupe va chaque soir se perfectionnant; elle arrivera à ne plus rien laisser à désirer: il y a de l'étoffe pour cela.

Le défaut d'espace nous oblige à renvoyer au prochain article les réflexions que nous a inspirées la parfaite exécution de l'Opéra de Verdi, dans son ensemble.

Un mot sur le public qui fréquente le nouveau théâtre: En France, en Italie, les loges d'une Salle d'Opéra sont toutes pleines de femmes en riches atours parées comme pour un bal; c'est un aspect enchanteur; la toilette des dames est en effet l'ornement obligé d'un théâtre de premier rang. Le nôtre, jusqu'à présent, n'a pas reçu à la fois un assez grand nombre de femmes élégantes pour que ce charmant résultat ait été atteint; les embarras du retour de la campagne ont empêché une bonne partie du public féminin de faire son apparition dans le temple qu'on lui a préparé; c'est un regret que nous exprimons; c'est en même temps un appel à la générosité des dames de Péra qui ne manqueront pas d'y répondre en comblant nos vœux. Alors l'illusion sera complète; et, pour notre part, nous pourrions nous croire à Paris ou à Florence, si un costume arménien, une coiffure grecque ou juive, d'un merveilleux effet au milieu des toilettes européennes, ne venait nous rappeler que nous sommes en Orient.

Terminons cette analyse incomplète par une réflexion que bien de gens ont dû faire, et qui nous semble un acte de haute justice: fonder à Constantinople un théâtre sérieux sur le modèle des premières scènes des capitales de l'Europe, où les dilettanti et les gens du monde, — nous désignons ainsi ceux qui ne sont pas profès dans l'art musical, — pussent trouver à satisfaire, les premiers, un véritable besoin de leur nature d'artiste, les seconds, une certaine soif d'émotions douces ou terribles, ou tous enfin, vinssent goûter les charmes d'une société d'élite; c'était là une entreprise gigantesque et périlleuse. Puis, il faut bien le dire, sous le beau ciel de Constantinople, les innovations, si opportunes qu'elles soient, ne sont pas toujours accueillies avec faveur; en un mot, l'on est prudent: cette qualité on ce défaut, — comme le lecteur voudra, — a pour effet de décourager quelque fois les esprits plus entreprenants qui ne demandent pas mieux que de prendre leur essor. Aussi MM. Naum, en entrant courageusement dans cette voie hardie, en jetant leur fortune dans une vaste entreprise, qui peut la leur rendre au centuple, comme aussi la leur ravir en peu de temps, ont bien mérité de la colonie européenne, disons mieux, de la population entière de Constantinople, qui voit s'inaugurer, avec le théâtre, une nouvelle ère de civilisation. C'est une dette sacrée, qui sera généreusement acquittée, nous n'en doutons pas, par le public intelligent auquel s'adressent ces lignes.

E. T.